

Témoignage

NICOLAS HAUPAIS

Professeur à l'Université d'Orléans

PROBLÉMATIQUE GÉNÉRALE

La préparation d'un concours d'agrégation, ai-je souvent entendu dire, est proche de celle d'une épreuve sportive. Possible, mais invérifiable en ce qui me concerne : je n'ai jamais préparé d'épreuve sportive. L'agrégation impliquerait donc une certaine dose d'ascétisme : saine hygiène de vie, activité physique, repos et calme... Sans doute. Mais alors pourquoi ai-je réussi, avec un fils né deux semaines seulement avant la première épreuve et peu disposé à dormir la nuit (que soient au passage remerciées, au nom de tous ici, les personnes qui partagent nos vies, tant ce concours est, à certains moments, un fardeau dont la charge se partage elle aussi) ?

L'AGRÉGATION OU LES CONTRADICTIONS DU PRINCIPE DU PLAISIR

Les années de concours (le pluriel s'impose en ce qui me concerne...) sont des années à part. Si l'on se ménage la possibilité de reculer et de renoncer à se présenter, c'est pour la forme, pour braver l'inquiétude. Toute l'année est tendue vers le début des épreuves, vers cette étrange demi-heure qu'est l'épreuve sur travaux... Ce n'est que le début, pourtant.

Qu'on se le dise : le plus difficile n'est pas les épreuves elles-mêmes, le face-à-face avec le jury, mais la journée – et la nuit – qui les précèdent (se dire aussi que l'autre véritable épreuve, c'est l'attente du résultat, seul ou presque devant son ordinateur pour les premières épreuves, et l'affichage de la liste des heureux candidats « autorisés à poursuivre le concours », moment brutal s'il en est). Pour le reste, c'est-à-dire le temps des épreuves, si court au regard de la durée totale du processus agrégatif, il s'agit de se perdre dans l'action. Et, sur ce point, sans que ce concours soit une partie de plaisir, il est possible, même si personne n'est là pour cela, d'en prendre un peu. Une pause, avec ce qui restait d'une équipe merveilleuse mais harassée, lors de l'épreuve de 24 heures, en pleine nuit sur une Place du Panthéon – dont l'un des hôtels était le théâtre de nos cogitations – rendue à un

calme olympien, anormal pour ceux qui y sont habitués, restera un moment étrange et, oui, un excellent souvenir. Plaisir aussi lorsque l'on sent que la leçon que l'on a mise au point « fonctionne », tourne, que les choses s'enchaînent, dans les rigoureuses contraintes de temps imposées par l'exercice, comme on le souhaite... Mais le concours a aussi réveillé une douleur oubliée, et qui sera peut-être inconnue de l'étudiant du futur : celle de la main fatiguée d'écrire, celle d'un temps exempt de clavier et d'informatique. Quoique exclusivement oral, le concours rend sa dimension physique à l'acte d'écrire et rappelle qu'aucun art n'est complètement libéral. Là gît sans doute le plus grand archaïsme de cette épreuve... Un dernier point : le résultat, lorsqu'il est positif, provoque autre chose que de la joie : plutôt du soulagement.

LA LOGE COMME LIEU DE VIE ET DE SOCIABILITÉ

La loge est un endroit central et curieux du concours. S'y déroule un étrange ballet au cours duquel, selon que vous soyez le premier à tirer le sujet ou le dernier, elle se remplira progressivement ou se videra peu à peu, vous laissant seul, ou presque. Elle est peuplée d'êtres muets. L'oralité des leçons impose d'abord un long silence. On y travaille dans cet état de solitude, avec son sujet, enfermé dans son monde, mais jamais on ne perd vraiment le contact avec ses frères humains. Certains candidats semblent s'emurer totalement, d'autres cherchent des regards, des marques de réconfort, non exempts d'une curiosité réciproque. L'ambiance y est studieuse, concentrée, et toujours, d'après mon expérience, (et même si les échanges verbaux y sont rares et se bornent à la demande de consultation d'un ouvrage déjà extrait des bibliothèques), empreinte de politesse et de courtoisie.

Il peut s'y passer d'étranges phénomènes de motivation, d'émulation ou, de démotivation, c'est selon. J'ai ainsi vécu une expérience rétrospectivement amusante à ce sujet. Un candidat était rentré en loge, selon la cadence habituelle, une heure après moi pour préparer sa leçon. De ce que j'en vis, il ne décolla pas le nez de son travail pendant les heures que nous passâmes ensemble, écrivant sans relâche, ne s'accordant jamais un soupçon de pause, ne se levant jamais, ne mangeant rien, et tout cela dans le plus grand des calmes et la plus totale – apparente – des sérénités. J'avoue avoir été impressionné, et peut-être d'abord déstabilisé, par ce candidat imperturbable. Je n'oserais dire qu'il installait le doute sur ma propre méthode, moi qui travaille en m'accordant de fréquentes pauses, qui me lève pour faire quelques pas ou reprendre des forces, et qui allait parfois jusqu'à m'isoler pour répéter quelques fragments de leçon. Or, une fois les résultats connus, je discutais avec ce candidat et je lui racontais la forte impression qu'il suscitait. Il m'avoua alors qu'il était de son côté impressionné par ma méthode de travail (comme quoi l'isolement est une valeur relative)... Par le respect spontané, et le doute sur nous mêmes, que

nous provoquâmes chacun chez l'autre, s'ensuivit sans doute paradoxalement une forme de regain d'ardeur dans la préparation de nos leçons respectives...

Sans intérêt tout cela, sinon qu'il faut en tirer un enseignement, au demeurant évident : il faut se faire sa propre méthode, ne se fier qu'à soi-même, ne pas (trop) écouter les autres. Il y a autant de façons de réussir les leçons, et partant le concours, qu'il y a de personnalités. Réussir le concours, c'est commencer par se chercher, seul ou presque.

S'ISOLER

Cela m'amène à un dernier conseil, que je sais très mauvais, qui doit être rejeté comme tous les autres si on me suit bien, et sans doute contradictoire, en apparence, avec ce qui précède. Disons plutôt qu'il s'agit d'un conseil qui ne s'adresse pas à tout le monde, mais à une certaine catégorie de candidats, ayant une forte tendance à se poser trop de questions et notamment celle là : pourquoi moi plutôt qu'un autre ?

Il y a, pour simplifier grossièrement, deux grandes catégories d'impétrants : les animaux à sang froid, sûrs de leur valeur et de leur technique, et les anxieux chroniques prompts à douter d'eux-mêmes et à ne voir que des qualités chez leurs concurrents d'un moment (encore s'agit-il d'idéaux-type, d'extrémités d'une échelle sur laquelle chacun peut se placer...). À ceux qui se classent dans cette dernière catégorie, je leur dirai ceci, qui m'a été confié comme un secret par un candidat du précédent concours et que je révèle aujourd'hui : isolez-vous, restez distants par rapport aux autres et à ce que vous vivez. Soyez fermes dans cette résolution. Glanez seulement les informations indispensables : quelle lettre a été tirée, quels sont les ouvrages disponibles en loge – bien les connaître –, où se dérouleront les épreuves (j'avoue avoir « séché » la réunion préparatoire...). La pêche aux informations, les discussions – sur la question du concours –, avec les autres candidats – hormis vos amis proches –, la quête de rumeurs sur les performances de chacun ne rapportent rien, si ce n'est du souci supplémentaire (faites que je ne tombe pas sur un tel sujet, faites qu'il ne m'arrive pas une telle mésaventure). Le concours d'agrégation, parce qu'il est un concours convoité et qu'il constitue, certes provisoirement, l'aboutissement d'un parcours universitaire long et exigeant, suscite des légendes et des mythes, et ces légendes ont leurs monstres. Si vous avez peur des monstres et si votre imagination vous porte au pire, gardez-vous des légendes. Allez au concours comme si vous étiez le seul candidat.